



# Jules Renard

## Œuvres

I

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR LÉON GUICHARD

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



JULES RENARD

*Œuvres*

I

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS  
ET ANNOTÉS  
PAR LÉON GUICHARD

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard et Flammarion, 1970.*





## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Une édition des œuvres de Jules Renard pose maint problème délicat.

Nous avons écarté de celle-ci les vers du début, les articles de critique littéraire ou dramatique, ainsi que les *Mots d'écrit* (recueil d'articles de polémique locale) et les *Causeries* (conférences et discours), pour ne retenir que les œuvres dites d'imagination, y compris *Les Cloportes*, roman de jeunesse publié après sa mort, et les chapitres qu'il écrivit pour *X...*, le feuilleton auquel il collabora, en 1895, avec Tristan Bernard, Pierre Veber, George Auriol et Georges Courteline. Les comédies ont été placées à la fin du tome II. Pour toutes les œuvres, nous avons reproduit le texte de la dernière édition publiée du vivant de l'auteur.

Après la mort de Renard, certains éditeurs ont supprimé dans *La Maîtresse* les « Contes pour laisser rêveur », amputé *Ragotte* de moitié et publié à sa suite, sous le titre commun *Nos frères farouches*, *Les Philippe*, réunion de textes empruntés au *Vigneron dans sa vigne*, aux *Bucoliques* et aux *Histoires naturelles*. Il est vrai que Renard avait donné l'exemple en publiant dans *Poil de Carotte* des textes pris dans *Sourires pincés*, en composant lui-même ses *Philippe* de 1907 et en puisant dans *Le Vigneron*, les *Bucoliques* et *Ragotte* de quoi nourrir ses *Histoires naturelles* de 1909.

Fallait-il procéder de même, considérer l'œuvre dans son ensemble, et opérer une nouvelle distribution, plus ou moins arbitraire, des textes ? C'était possible. Je l'ai fait. Mais, à tout prendre, il a paru préférable de suivre l'ordre chronologique de production et de publication, chaque ouvrage de Renard, quelle qu'en soit la disparate, ayant malgré tout son caractère. L'avertissement qui le précède apporte sur sa rédaction et sa publication les précisions nécessaires. Il est suivi d'une bibliographie détaillée et d'extraits de presse.

Toutes les fois que c'était possible, nous avons fait état des manuscrits, ou des éditions annotées par Renard. Le petit nombre de manuscrits que l'on possède ou que l'on connaît s'explique par le fait que la plupart des livres de Renard sont des recueils de textes antérieurement publiés dans des journaux ou des revues. Lorsqu'il estimait en pouvoir réunir un nombre suffisant, Renard

envoyait à l'éditeur, non pas un manuscrit, mais les coupures qu'il avait conservées, après les avoir soigneusement revues et corrigées.

Chaque texte est accompagné de notes et d'un choix de variantes. On trouvera dans les notes tous les éclaircissements utiles et tous les rapprochements qui nous ont paru intéressants. Les variantes sont nombreuses. Les corrections successives que Renard apportait à son texte font parfois songer aux diverses façons de tourner « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ». C'est qu'en effet Renard attachait la plus grande importance, non seulement au choix, mais à la place des mots qu'il employait, de même qu'à la ponctuation de ses phrases. Aussi n'avons-nous pas craint de relever jusqu'aux variantes qui pourraient d'abord paraître insignifiantes.

*Crime de village*



## AVERTISSEMENT

Renard, dans la dédicace du volume à son père, qualifie ses nouvelles de « pages de collégien<sup>1</sup> ». Cette formule de modestie ne doit pas être entendue à la lettre. Renard les écrivit, après avoir renoncé à préparer le concours d'entrée à l'École normale supérieure, pendant l'été de 1885, avant de partir, en novembre, pour accomplir son service militaire comme engagé conditionnel. En cinq semaines, il en avait composé une quinzaine. Il en retint huit pour les confier à Monnier, l'éditeur de Rachilde, qui se proposait de les réunir en volume, avec des illustrations. Renard comptait y gagner un billet de mille francs, au bas mot. Mais le 29 septembre (1885), l'éditeur lui renvoyait son manuscrit, enveloppé de ses regrets. Tout en accomplissant, à Bourges, son service, Renard continue ses démarches et croit un moment aboutir, en février 1886, mais l'éditeur entrevu disparaît.

Cependant, Renard a rencontré Léo d'Orfer, fondateur impénitent de revues plus ou moins éphémères, qui accepte ses nouvelles et même annonce la publication d'un roman. C'est un premier pas.

Peut-être ces « infortunées nouvelles<sup>2</sup> » n'auraient-elles jamais paru en recueil si Jules Renard n'avait fait la connaissance de Marie Morneau. Il l'épouse le 28 avril 1888, avec 300 000 francs de dot — ou du moins d'espérances —, et peut se permettre le luxe de publier enfin *Crime de village*, qui paraît le 1<sup>er</sup> octobre. C'est encore l'obligeant d'Orfer qui se charge de faire imprimer le mince volume, à compte d'auteur, pour 250 ou 200 francs<sup>3</sup>.

1. P. 9.

2. À d'Orfer, 15 août 1888, *Correspondance*, p. 94.

3. À d'Orfer, 17 août 1888, *Correspondance*, p. 95.

Renard alors ne compte pas. Dans l'euphorie de l'aisance que lui assure — provisoirement — son mariage, il fait faire le portrait de sa femme, reçoit ses amis à dîner et souscrit cinquante francs pour « ce pauvre Verlaine<sup>1</sup> ».

Il envoie le volume à son père, à son éditeur, à sa sœur Amélie, à Mme Lion, dont il instruit — non sans raideur et maladresse — les trois enfants, à quelques amis, dont Ernest Raynaud, son ancien condisciple au lycée Charlemagne, secrétaire dans un commissariat de police, et poète décadent.

Dans la dédicace à son « cher papa<sup>2</sup> » comme dans la lettre où il annonce à Raynaud l'envoi de son livre, Renard affecte la modestie : « Une plaquette de prose, des vieilles nouvelles d'avant le régiment [...] qui m'agaçaient dans mon carton. C'est enfantin. Ce n'est offrable qu'à un affectionné. Quatre ou cinq ans de plus ne nous donnent pas une guigne de talent, mais ça mûrit joliment le goût, ou, plutôt, le dégoût.

« Au fond, j'ai perdu toute espèce d'ambition littéraire<sup>3</sup>. »

Il n'en enregistrait pas moins soigneusement l'opinion de ses lecteurs. Son frère et son beau-frère estiment que « ça ne finit pas assez<sup>4</sup> », ce qui est vrai de quelques nouvelles. Son père, muet comme M. Lepic, ne lui en dit pas un mot, ce qui attriste le fils et blesse sa vanité d'auteur. Mme Lion, sans doute choquée par À la belle étoile, où le curé joue un personnage ridicule et pitoyable, se rabat sur la « dédicace », qu'elle juge triviale et sentant son paysan. Quelqu'un lui dit qu'il fait « mieux et moins sale que Maupassant<sup>5</sup> », et une jolie femme lui assure qu'elle lit et relit Crime de village, mais, ajoute Renard, « cette femme est une belle imbécile<sup>6</sup> ».

Cette œuvre de début (car on peut négliger Les Roses, insignifiante et mince plaquette de vers) est d'un jeune homme appliqué, qui a lu les auteurs à la mode et, naturellement, les imite. « Que de mal on se donne avant de prendre son originalité chez soi, tout simplement ! » notait un jour Renard<sup>7</sup>. Il n'en est pas encore là. Sauf peut-être l'idée du Retour et le château d'Une passionnette, celui de Chitry où Jules Renard assistait à la messe, dans la chapelle, avec son frère, quand ils étaient

1. À d'Orfer, 15 août 1888, *Correspondance*, p. 94-95.

2. « Surtout ne les montre à personne », p. 9.

3. À E. Raynaud, 16 octobre 1888, *Correspondance*, p. 95-96.

4. À sa sœur, 7 octobre 1888, *Lettres inédites*, p. 24.

5. *Journal*, 5 septembre 1889, p. 31.

6. *Ibid.*

7. *Journal*, 27 octobre 1887, p. 8.

enfants, presque rien dans ce livre ne vient d'une expérience personnelle. Ces nouvelles auraient pu être écrites par un autre. Elles ne révèlent rien de Renard, ou si peu. C'est un livre « en dehors de lui<sup>1</sup> ». Il n'avait pas encore compris que la vie est plus tragique que la mort, et que la vérité observée se passe de l'affabulation et de la mise en scène.

On s'aperçoit trop que le jeune écrivain a pratiqué George Sand, Flaubert et Goncourt, et qu'il admire Maupassant et Daudet. À la pipée, pour laquelle Renard avouait un faible, par son sujet, l'âge des amoureux, et l'atmosphère féerique de l'aventure, rappellerait les idylles champêtres de Mme Sand, si Yvon ne profitait astucieusement de l'innocente curiosité d'Yvone. Il y a un peu de Renée Mauperin dans la Marthe d'Une passionnette. Certain ton dégagé, sans façon (« Il était drôlement venu, ce saule : un vieux pieu qu'on avait autrefois planté là<sup>2</sup>... ») fait songer tout de suite à Daudet, tandis que telle fin de phrase, qu'on sent avoir passé par le « gueuloir » (« sa femme qui mangeait, à l'intérieur, une assiette sur ses genoux, sans lumière, avec un grand bruit de mâchoires<sup>3</sup> »), témoigne que Renard, lycéen, comme l'a rapporté E. Raynaud, ressentait par moments le besoin de relire Salammbô ou Madame Bovary « aussi âprement que l'aiguillon de la faim ou de la soif<sup>4</sup> ».

Mais l'influence prédominante est assurément celle de Maupassant. Le sujet de ces nouvelles, tantôt comique, tantôt tragique, et parfois l'un et l'autre, leur structure, leur allure, leurs dimensions égales, les types de paysans qu'elles présentent et le langage plus normand que morvandiau qu'elles leur prêtent, les apparentent fort — et particulièrement *Crime de village* et *La Meule* — à certains contes célèbres, comme *Une vente* et *Le Petit Fût*. On imagine sans peine ces deux récits, ainsi que la grosse farce d'À la belle étoile écrits par Maupassant, de même qu'Héboubioux par Daudet (cf. *Les Deux Auberges, dans les Lettres de mon moulin*) et *Flirtage* (au titre près) par George Sand ou Flaubert. Et la dernière phrase d'Une passionnette s'imprime en majuscules dans l'esprit du lecteur, comme la fin d'un conte de Villiers de l'Isle-Adam.

1. Voir *Journal*, 6 novembre 1901, p. 700.

2. *Crime de village*, « *Crime de village* », p. 11.

3. *Ibid.*, p. 11.

4. *La Mélée symboliste*, t. 3, p. 103.

Les catastrophes sont préparées avec soin : la pipe du fermier est une « pipe fatale<sup>1</sup> », qui a déjà brûlé le bonnet et les cheveux d'une servante, et crevé l'œil gauche d'un berger (*La Meule*). Dès le début d'*Héboutioux*, Renard nous montre en gros plan la corde qui pend « au-dessus des danseurs [...] natte énorme<sup>2</sup> », et qui servira au dénouement tragi-comique de l'aventure. Certains détails, dans ces histoires romanesques ou dramatiques — ou à la fois romanesques et dramatiques — sentent l'artifice. Renard cherche un peu trop ouvertement à faire frémir son lecteur : « Il tenait une main derrière son dos, et Justine vit sauter dans l'autre une serpe de fer affilée et courbe<sup>3</sup>. » Le récit traîne un peu, coupé de morceaux de bravoure : la sortie de la messe, le repas de noces, les brumes, le renard et les puces. Renard cherche le style, et ne le trouve pas toujours. Les comparaisons sont parfois artificielles et trop poussées, les phrases longues et compliquées, les épithètes, banales, et le vocabulaire, précieux et prétentieux. Ses paysans, jeunes ou vieux, prennent la pose comme dans un tableau de Millet ou de Lhermitte. Leur langage sonne aussi faux que celui des bergers d'*opéra-comique* ou des romans champêtres de George Sand. « *L'horizon communie<sup>4</sup>* » pourrait être une image de *Laforgue* dans *L'Imitation de Notre-Dame* la lune ou de Renard dans les *Histoires naturelles*, mais dans la bouche d'Yvon elle surprend et gêne. Enfin, Renard, dans presque toutes ces nouvelles, cherche l'effet final, par une phrase travaillée, poétique, léchée. Plus tard, et assez vite, il en aura du remords. « Défiez-vous du mot de la fin, écrivait-il à un de ses disciples. Maupassant et Jules Renard, si j'ose dire, en ont abusé<sup>5</sup>. »

L'intérêt principal de *Crime de village* est de bien marquer le point d'où Jules Renard est parti pour devenir lui-même.

1. *Crime de village*, « *La Meule* », p. 28.

2. *Crime de village*, « *Héboutioux* », p. 58.

3. *Ibid.*, p. 59.

4. *Crime de village*, « *À la pipée* », p. 64.

5. À Bachelin, 24 juin 1905, *Correspondance*, p. 314-315.

*Mon cher Papa,*

*Laisse-moi t'offrir ces quelques pages de collégien, manuscrites depuis si longtemps, imprimées enfin pour toi seul.*

*Surtout ne les montre à personne. Seul tu peux, comme papa et comme camarade, avoir le courage de les lire et de les trouver passables.*

*Bien à toi.*

RENARD.



## CRIME DE VILLAGE<sup>a</sup>

### I

La nuit était venue doucement, et le père Rollet, les bras croisés, en manches de chemise, en gilet bleu passé à larges poches, fumait sa pipe courte et noire sur un petit banc de bois qu'il avait cloué sous l'unique fenêtre de sa chaumière.

Il ne pensait pas à grand chose et écoutait la voix de crécelle des rainettes qui chantaient dans les buissons d'alentour et troublaient seules le grand silence. Du fumier qu'il avait enclos devant sa porte, entre quatre petits murs de pierres sèches, il lui venait un air tout chargé d'odeurs chaudes.

Au milieu, se dressait un saule mince et maigre, aux feuilles fines comme des lames, dont quelques-unes, desséchées, tourbillonnaient, à peine retenues par un fil.

Il était drôlement venu, ce saule : un vieux pieu qu'on avait autrefois planté là et qui avait soudain bourgeonné, fait des branches, à la grande surprise de tous, grâce à l'humidité du sol trempé de sucs.

De temps en temps, le père Rollet faisait glisser sa pipe à l'un des coins de sa bouche, tournait la tête vers la fenêtre, et répondait par des phrases brèves et ménagées<sup>1</sup> aux questions de sa femme qui mangeait, à l'intérieur, une assiette sur ses genoux, sans lumière, avec un grand bruit de mâchoires. Ils parlaient peu, mettant de longs intervalles entre leurs phrases, comme pour examiner à leur aise la portée de chacune.

Il s'agissait d'une vache que le père Collard leur marchandait. Eux voulaient la vendre six cents francs ; lui n'en donnait que cinq cents, à cause qu'elle gambillait<sup>2</sup> un peu d'une des pattes de derrière. L'entente n'arrivait pas, chacun y mettant l'obstination pointilleuse de paysans endurcis qui font peu d'affaires, mais les font bien.

« Faudra céder pour la moitié », dit la femme.

L'homme répondit :

« Faudra voir. »

En ce moment, il distingua au loin une ombre, puis une autre plus petite qui se détachaient des ténèbres épaisse.

« C'est vous, Collard ? »

Une voix cria :

« C'est nous. »

Le père Collard avait des sabots blancs à peine équarris, une casquette en peau de loutre, un manche de fouet sans fouet à la main, l'air finaud et avare.

La mère Collard, courte et bavarde, portait un grand cabas toujours plein qui ne la quittait pas dans ses plus petites courses et qui lui battait lourdement les flancs.

Le père Rollet les fit entrer.

« Eh ben ! êtes-vous décidé ? »

Pour sûr que non, qu'il ne l'était pas, décidé. Il devait en démordre; sans ça, rien.

La mère Rollet alluma une bougie toute neuve dans un lourd chandelier de fer et l'on s'assit, les femmes sur le rebord en briques de la cheminée, les hommes sur l'arche<sup>1</sup> au pain frottée et luisante, les mains sur les genoux.

On causa d'abord de choses et d'autres; puis, au bout d'un assez long silence, que scandait pesamment le tic-tac de la vieille horloge, les deux hommes reprirent leur débat à propos de la vache.

Ils parlotèrent longuement sans parvenir à se convaincre. Tous les deux donnaient obstinément leurs raisons et ne s'écoutaient ni l'un ni l'autre.

Les femmes demeuraient silencieuses, très intéressées, les yeux fixés sur eux et le menton dans le creux des mains.

Rollet proposa :

« Si on allait à l'auberge ? Ça irait peut-être mieux. »

Collard accepta. Ils sortirent. Les femmes leur crièrent de ne pas rester trop longtemps, la Collard plus fort que l'autre, parce qu'ils demeuraient tout au bout du village. Elles restèrent seules.

Elles se contèrent tous les commérages du jour, passèrent en revue les voisins, les parents, sans excepter

leurs maris qu'elles s'enviaient réciproquement, par politesse.

« On pourrait s'arranger », dit la Rollet.

Et cette idée inattendue, qu'elles n'auraient qu'à demander pour avoir un autre homme, nouveau, tout neuf, partout, dans leur lit, sur leur dos, les agita d'un rire inextinguible, qu'elles savouraient en larmes. Elles revenaient sans cesse à ce sujet, et quand elles l'eurent épuisé, la conversation languit.

Il y eut une pause, coupée de petits hoquets intermittents, quand l'une d'elles trouvait plus drôle cette idée usée quiachevait de se dérouler en son esprit comme l'écho continue la voix. Puis, rien.

La bougie pâle les éclairait faiblement, posant ça et là un reflet capricieux sur le poli des meubles ou le brillant des carreaux rouges.

Les deux femmes courbaient la tête presque entre leurs genoux, absorbées.

La Rollet dit tout à coup :

« Vous vous ennuyez, pas vrai ? »

La Collard protesta; mais, comme elle regardait à chaque instant du côté de la porte, se levant à demi quand elle entendait un bruit de pas, le cabas au bras, toute prête à partir, la Rollet insista :

« Si, j' vois ben que vous vous ennuyez. »

La Collard ne se défendit plus et répondit naïvement :

« C'est toujours comme ça quand je suis chez les autres.

— C'est bien naturel », dit la Rollet. D'ailleurs, elle bâillait aussi et, malgré elle, tournait ses paupières lourdes vers l'énorme lit qui faisait dans un coin une masse d'un vert sombre, si haut qu'il fallait en y montant se plier en deux pour ne pas se cogner la tête aux solives enfumées. Elle dit tout à coup :

« Ma foi, tant pis pour eux, je vas me coucher, vous permettez ?

— Ça ne me fait rien », dit la Collard.

La Rollet en un instant fut en chemise, grimpa sur la chaise, puis sur le lit, montrant ses jambes maigres et ballantes. La Collard plaisanta, mais, au fond, elle commençait à se désespérer : son homme n'arrivait pas. Elle répétait, impatiente : « Seigneur Dieu, qu'est-ce qu'ils font donc ? »

« Si j'étais vous, dit la Rollet, qui nouait son mouchoir

à carreaux autour de sa tête, je ferais comme moi, ils ne reviendront pas, bien sûr, ils dorment sur les tables de l'auberge. Je connais mon homme, il aura entraîné le vôtre à boire.

— C'est plutôt le mien qui aura entraîné le vôtre.

— À telle enseigne qu'ils sont tous les mêmes; allez, venez donc. »

La Collard riait, refusait.

« Si vous avez peur qu'ils reviennent, ne quittez pas votre jupe, vous serez tout de suite rhabillée. »

La Collard pesait les paroles.

« C'est vrai qu'ils sont longs; je ne peux pourtant pas passer la nuit comme ça, sur une chaise. »

Et, brusquement, elle posa son cabas, ses savates, son caraco, noua son bonnet plus serré, escalada le lit et se glissa du côté de la ruelle.

« J'aime mieux le coin, dit-elle.

— Ah ! qu'à cela ne tienne, je vous le cède. »

Elles riaient de bon cœur, toutes les deux, ragaillardies, et le bavardage reprit, sur la Dame blanche, sur les revenants. La Rollet n'y croyait pas, elle avait bien plus peur des puces. Heureusement, elle connaissait le moyen de s'en débarrasser, comme les renards.

« Les renards ?

— Comment, vous ne savez pas ? dit la Rollet, d'une voix flûtée. Ah ! des malins. Ils attendent qu'il y en ait tout plein; alors ils roulent en boule un paquet d'herbes sèches qu'ils se fourrent dans la gueule, puis ils vont à la rivière et y trempent avec précaution le bout de leur queue. Les puces ont peur de l'eau comme les poules. Elles remontent la queue, prenant les autres sur leur chemin. Le renard enfonce de plus en plus, lentement; les puces remontent, remontent, arrivent à la tête, à la gueule, puis ne trouvant plus de sec que la boule d'herbe, s'y mettent toutes. Le renard les lâche dans l'eau et se sauve. »

C'était gentiment imaginé, comme on voit.

La Collard s'amusait, incrédule, cherchant un moyen de l'attraper à son tour. Elle la vit subitement s'endormir de ce sommeil lourd où se dissolvent toutes les fatigues du jour, qui ferme les yeux comme une plaque de métal.

Elle avait trouvé. Elle tira tout le lourd édredon à elle, le roula, le tassa sous ses draps, à sa place; puis elle se coula dans la ruelle.

La Cruche . . . . .	860
Le Parapluie de coton bleu . . . . .	860
La Promenade du chien . . . . .	861
L'Habile Vendeuse . . . . .	862
L'Impôt . . . . .	863
Les Sœurs ennemis . . . . .	864
Le Bijou . . . . .	865
L'Enfant gras et l'enfant maigre . . . . .	866
L'Épingle. . . . .	867

## X..., ROMAN IMPROMPTU

<i>Avertissement</i> . . . . .	871
<i>Bibliographie</i> . . . . .	873

I. . . . .	875
II. La réponse du capitaine et la réplique de X... . . . . .	875
III-VII. . . . .	880
VIII. X... chez les Indiens. . . . .	880
IX. . . . .	885
X-XII. . . . .	886
XIII. Marthe et le Mohican . . . . .	886
XIV-XV . . . . .	893
XVI-XVII . . . . .	894
XVIII. Le Duel. . . . .	894
XIX-XXI. . . . .	900
XXII . . . . .	901
XXIII. De plus en plus loufoque ou le suicide du Mohican par l'assassinat. . . . .	901
XXIV-XXVII . . . . .	906
XXVIII-XXX . . . . .	907
XXXI. Lettre d'un nouvel abonné aux « Cinq ». . . . .	907

OTES ET VARIANTES. . . . .	913
Crime de village . . . . .	915
Les Cloportes . . . . .	917
Sourires pincés . . . . .	931
L'Écornifleur . . . . .	938
Coquecigrues . . . . .	965
La Lanterne sourde . . . . .	991
Poil de Carotte . . . . .	1002
Le Vigneron dans sa vigne . . . . .	1034
X..., roman impromptu. . . . .	1035

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

**CRIME DE VILLAGE**

**LES CLOPORTES**

**SOURIRES PINCÉS**

**L'ÉCORNIFLEUR**

**LA LANTERNE SOURDE,  
COQUECIGRUES**

**POIL DE CAROTTE**

**LE VIGNERON DANS SA VIGNE**

**X..., ROMAN IMPROMPTU**

*Introduction, Chronologie*

*Note sur la présente édition*

*Avertissements, Bibliographies*

*Notes et variantes*

*par Léon Guichard*